

# Les études québécoises à venir

États généraux sur la recherche en littérature  
et en culture québécoises

Sous la direction de **Robert Dion** et **Martine-Emmanuelle Lapointe**



Les Presses de l'Université de Montréal

Cet ouvrage consigne les discussions qui ont eu lieu en novembre 2021 dans le cadre des états généraux sur la recherche en littérature et en culture québécoises, organisés par le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec (CRILCQ) et l'Association internationale des études québécoises (AIEQ). Chercheurs et chercheuses du domaine, aussi bien du Québec que de l'étranger, se sont rassemblés pour dessiner un état présent des études québécoises et esquisser des voies d'avenir, dans un contexte où la définition même de ce qui est « québécois » ne fait plus consensus. Les interventions, sous forme de communications et de tables rondes, se répartissaient selon sept axes prioritaires : les regroupements stratégiques et l'évolution de la recherche, les études québécoises à l'étranger, le Québec comme espace mouvant sous le regard de la « diversité », les études culturelles et l'interdisciplinarité, les études féministes et de genre, les imaginaires numériques et médiatiques, et la recherche-crédation. S'y ajoutaient deux tables rondes sur l'édition savante et les revues, un rapide tour d'horizon de l'enseignement des études québécoises à l'université ainsi que des recommandations liées à chacune des questions abordées lors de ces rencontres.

**ROBERT DION** est professeur de littératures québécoise et française à l'Université du Québec à Montréal. Il a publié aux Presses de l'Université de Montréal, en 2018, *Des fictions sans fiction ou le partage du réel*.

**MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE** est professeure de littérature québécoise à l'Université de Montréal. Elle a codirigé en 2021 l'ouvrage *Je me souviens, j'imagine. Essais historiques et littéraires sur la culture québécoise* (Presses de l'Université de Montréal).

39,95 \$ • 32 €

Couverture : *Canadassimo*, 2015. Installation réalisée par BGL pour le pavillon du Canada lors de la 56<sup>e</sup> exposition internationale d'art à la Biennale de Venise. Photo : Paolo Pellion di Persano.

Version numérique en libre accès  
[www.pum.umontreal.ca](http://www.pum.umontreal.ca)

ISBN 978-2-7606-4887-6



9 782760 648876

Sous la direction de  
Robert Dion et Martine-Emmanuelle Lapointe

# **LES ÉTUDES QUÉBÉCOISES À VENIR**

**États généraux sur la recherche en  
littérature et en culture québécoises**

**Les Presses de l'Université de Montréal**

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce au soutien financier du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec (CRILCQ), de l'Association internationale des études québécoises (AIEQ) et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

Mise en page: Chantal Poisson

### **Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Les études québécoises à venir: états généraux sur la recherche en littérature et en culture québécoise / sous la direction de Robert Dion, Martine-Emmanuelle Lapointe.

Noms: États généraux sur la recherche en littérature et culture québécoises (2021: Montréal, Québec), auteur. | Dion, Robert, 1962- éditeur intellectuel.

| Lapointe, Martine-Emmanuelle, 1974- éditeur intellectuel.

Description: Textes issus d'un colloque intitulé États généraux sur la recherche en littérature et culture québécoises et organisé par l'Université du Québec à Montréal et en ligne, sur la plateforme Zoom, du 1<sup>er</sup> au 5 novembre 2021.

| Comprend des références bibliographiques.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20230063772 | Canadiana (livre numérique)

20230063780 | ISBN 9782760648876 | ISBN 9782760648883 (PDF) |

ISBN 9782760648890 (EPUB)

Vedettes-matière: RVM: Québec (Province)—Civilisation—Recherche—Congrès.

| RVM: Québec (Province)—Étude et enseignement—Congrès. | RVM: Littérature

québécoise—Recherche—Congrès. | RVMGF: Actes de congrès.

Classification: LCC FC2919.E87 2023 | CDD 306 .09714—dc23

Dépôt légal: 4<sup>e</sup> trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

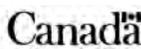
© Les Presses de l'Université de Montréal, 2023

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Conseil des arts du Canada, le Fonds du livre du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).



Conseil des arts  
du Canada

Financé par le  
gouvernement  
du Canada



SODEC  
Québec

## Remerciements

Cet ouvrage découle des états généraux sur la recherche en littérature et en culture québécoises qui se sont tenus du 1<sup>er</sup> au 5 novembre 2021 à l'Université du Québec à Montréal. Le CRILCQ n'aurait pu organiser cet événement sans le soutien des partenaires suivants : le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), l'Association internationale des études québécoises (AIEQ), le Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC), la Faculté des arts de l'Université du Québec à Montréal, le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal et le Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés.

Quant au présent ouvrage, que soient remerciés, en plus de nos bailleurs de fonds et de toutes les personnes qui y signent un texte, y prennent la parole ou y contribuent à l'animation des débats, ceux et celles qui ont travaillé à sa mise en forme : Lise Bizzoni, Rachel LaRoche, Alexandre Larouche, Annie Tanguay.



# Ouverture



## À propos des états généraux

*Robert Dion (CRILCQ, UQAM) et Martine-Emmanuelle Lapointe (CRILCQ, Université de Montréal)*

Les reports successifs liés à la pandémie n'ont fait qu'enraciner plus profondément en nous la conviction de la pertinence d'organiser des « états généraux sur la recherche en littérature et en culture québécoises » qui puissent donner l'occasion aux chercheuses et aux chercheurs du domaine québécois de se rassembler et de se solidariser après cette période d'isolement. Nous entendons ici par « états généraux », selon la définition du *Thésaurus de l'activité gouvernementale* déposé sur le Portail Québec, une « [r]éunion plénière pendant laquelle on débat d'un sujet précis et où sont entendus différents intervenants<sup>1</sup> ». Cette réunion, que nous avons souhaitée vraiment « plénière », a rassemblé plus de 75 spécialistes d'ici et d'ailleurs; elle s'est tenue entre le 1<sup>er</sup> et le 5 novembre 2021, et c'est le compte rendu de celle-ci que nous publions aujourd'hui, dans la diversité des formes d'intervention qui a caractérisé ces journées et avec le souci de mettre en valeur tant les expériences fécondes du passé récent que les voies qui se dessinent pour l'avenir.

L'idée d'organiser ces états généraux est née d'un constat : les études québécoises, si elles ne sont pas « en crise », font néanmoins face à toutes sortes de défis qui sont aussi, partiellement, ceux que rencontre la culture québécoise. Quel sens donner à la spécificité d'une culture dite « nationale » dans un contexte de mondialisation ? Comment entendre l'extension de la dénomination « culture québécoise » alors que la popu-

---

1. <http://www.thesaurus.gouv.qc.ca/tag/terme.do?id=5166>.

lation du Québec est plus diversifiée que jamais, notamment du point de vue identitaire, et ouverte à tous les courants mondiaux qui bousculent traditions et frontières ?

L'objectif général des états généraux était donc de dresser un bilan de l'état actuel des études québécoises, principalement dans les domaines de la littérature et de la culture, mais aussi des sciences humaines et sociales, et d'en envisager les développements futurs. Quant aux objectifs plus spécifiques, ils renvoyaient aux défis de la recherche reliés aux sept axes que nous avons ciblés comme étant prioritaires. Chacun de ces axes a occupé une demi-journée de nos rencontres. Le premier concerne « Les Regroupements stratégiques et l'évolution de la recherche »<sup>2</sup>; le second, « Les études québécoises à l'étranger ». Le troisième axe, intitulé « Le Québec, un espace mouvant à la croisée des regards », porte sur les ancrages de plus en plus diversifiés de la production culturelle, littéraire et artistique contemporaine ainsi que sur les discours critiques et analytiques que suscite cette production, en partant du constat que la référence au Québec ne va plus forcément de soi et que le récit hégémonique dont elle était porteuse n'exerce plus la même fonction. Le quatrième axe aborde « Les études culturelles québécoises et le rapport avec les autres disciplines »; le cinquième, « Les études féministes et de genre »; et le sixième, « Les imaginaires médiatiques et numériques » qui sous-tendent le redéploiement actuel de nos stratégies méthodologiques. Le septième et dernier axe, « Frontières et paradoxes de la recherche-crédation », s'attache à une pratique en plein développement dont le Québec apparaît comme un pionnier. Deux tables rondes, sur l'édition savante et sur les revues, complétaient le programme. Ce sont ces sept axes et ces deux tables rondes qui confèrent sa structure au présent ouvrage.

Au sein de l'« ouverture » que composent ces pages, nous avons le plaisir d'accueillir la parole de certains acteurs privilégiés de la mise sur pied de nos états généraux. Leurs textes d'introduction seront suivis des conférences inaugurales de Lucie Robert, professeure retraitée de l'UQAM, membre du CRILCQ et de la Société des Dix, et de Martin Pâquet, professeur à l'Université Laval et titulaire de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN).

---

2. Les « Regroupements stratégiques » sont les centres et les instituts de recherche soutenus par le Fonds québécois de recherche – Société et culture (FRQSC).

Rappelons pour terminer que les états généraux sur la recherche en littérature et en culture québécoises ont été organisés par le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec (CRILCQ) en collaboration avec l'Association internationale des études québécoises (AIEQ) et avec le soutien du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), du Fonds québécois de recherche – Société et culture (FRQSC), de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), du Département d'études littéraires et de la Faculté des arts de l'UQAM, et de la Faculté des arts et des sciences ainsi que du Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal.

La publication de ce volume est une collaboration du CRILCQ, de l'AIEQ et des Presses de l'Université de Montréal.

*Louise Poissant, directrice scientifique du Fonds de recherche québécois – Société et culture (FRQSC)*

Je suis très heureuse de dire quelques mots en ouverture de ces états généraux sur la recherche en littérature et en culture québécoises, et d'abord de saluer le fait que depuis 18 ans le CRILCQ, l'un des plus anciens Regroupements stratégiques du FRQSC, multiplie les réalisations et rayonne ici et à l'étranger, faisant connaître nos recherches, exportant notre culture et élargissant le réseau des chercheuses et des chercheurs et des collaboratrices et des collaborateurs attirés par la diversité et la spécificité de la culture québécoise et intéressés par l'expertise développée au Québec. Je tiens à les féliciter aussi d'avoir obtenu, tout dernièrement, le Prix du 3-Juillet-1608, qui reconnaissait les services exceptionnels rendus par le Centre à une collectivité de langue française et à l'ensemble de la francophonie nord-américaine.

Ces états généraux réunissent aussi plusieurs autres Regroupements stratégiques soutenus par le Fonds : le GRIAAC/CIERA, Hexagram, le CIRMMT, Figura, l'IREF, le RéQEF, le CIEQ et le CIEM. Les Regroupements stratégiques représentent l'infrastructure de la recherche au Québec, et nous travaillons, dans le contexte actuel de l'élaboration de la Stratégie québécoise de la recherche et de l'innovation (SQRI), à les promouvoir à titre de pôles d'excellence, à la fois pour leurs recherches et pour la formation de la relève. J'espère que ces efforts et les vôtres seront récompensés et que nous pourrions bonifier ce soutien financier. Je signale

la présence ici de deux collègues du Fonds, Katell Colin, directrice des programmes, et Marie-Frédérique Desbiens, responsable des Regroupements stratégiques. Elles assisteront aux présentations des Regroupements en vue d'une mise à jour du programme à l'automne 2023.

Mais revenons à la culture québécoise qui nous réunit ici. C'est un postulat, presque un cliché, que d'affirmer que nous aurons de plus en plus à nous définir et à donner un sens à notre activité en nous référant à la fois au global et au local. Nous sommes citoyens du monde parce que nous devons faire face aux mêmes grands défis de société et que nous communiquons avec des outils partagés à l'échelle internationale. Mais nous sommes aussi ancrés dans une culture locale, qui calibre les enjeux, nous assure une emprise sur notre environnement et donne saveur et couleur à notre vécu. Certes, le Québec n'est pas à proprement parler « local » comme peuvent l'être la municipalité ou le quartier, mais il joue ce rôle dans le contexte nord-américain où nous nous situons.

La culture québécoise représente aussi un terrain d'études très riche par la diversité des cultures qui s'y retrouvent et s'y croisent, en particulier dans un contexte de recherche où l'on définit l'excellence en prenant en considération la diversité et l'inclusion des perspectives et des approches. Un coup d'œil sur le programme des prochains jours me confirme que les problématiques abordées ici rejoignent d'importants dossiers sur lesquels nous travaillons au FRQSC. Je pense en particulier à notre réflexion sur la décolonialité des savoirs, qui vise à ménager une place plus grande aux savoirs traditionnels et coutumiers, et sur le rapprochement avec les savoirs des Premières Nations et des Inuit ; à l'ouverture aux méthodologies et aux problématiques issues de l'immigration ; aux attentes et aux perspectives intergénérationnelles ; à la recherche-action, qui réserve une place et un rôle importants aux partenaires, et à la recherche citoyenne elle-même, à laquelle nous tentons de faire une place au sein des Fonds de recherche du Québec.

Ajoutons que nous menons actuellement un grand chantier, dont la nécessité a été confirmée par la COVID. Nous avons nommé ce chantier *Économie créative et mieux-être* afin de bien indiquer qu'il s'agit d'un domaine regroupant plus d'une centaine de milliers de personnes au Québec et qui apporte une contribution au PIB supérieure à plusieurs autres domaines de l'activité économique réputés importants. Mais il ne s'agit pas que d'affaires et d'argent : il s'agit d'abord d'enrichir la qualité de

vie des Québécois et des Québécoises et pour nous, au FRQSC, d'affirmer notre position de leader en recherche-création. Le Québec a eu la bonne idée, à la fin des années 1960, de suivre le modèle anglo-saxon et d'intégrer les écoles des beaux-arts et les académies au système universitaire. Mais il fallait encore, pour que les artistes soient pleinement reconnus par leurs pairs universitaires, développer une démarche favorisant la recherche-création et promouvoir la spécificité de cette recherche. Et je crois que, sur ce plan, le Québec a fait œuvre de pionnier.

Ce chantier s'inscrit d'ailleurs parmi les priorités de l'UNESCO, qui a consacré l'année 2021 « Année de l'économie créative ». Notre vaste projet de réseau se décline en quatre grands axes : 1. la découvrabilité des contenus numériques artistiques et culturels francophones et québécois ; 2. l'importance de l'activité artistique et culturelle dans les régions en vue de développer un *soft power* ; 3. « art et santé », l'accompagnement par les arts en vue d'un mieux-être ; et 4. la démocratisation des arts, l'art pour tous. Nous misons beaucoup sur ce chantier pour animer la recherche-création. Je tiens à signaler, comme je l'ai fait auprès de plusieurs doyens et doyennes, de plusieurs vice-recteurs et vice-rectrices que j'ai côtoyés au cours des dernières années, que nos programmes de recherche-création reçoivent trop peu de demandes alors que les taux de succès sont plutôt bons, tournant autour de 40 %.

Un autre dossier qui nous préoccupe au FRQSC est celui des disciplines reliées aux humanités. J'entends ici la littérature, mais aussi la philosophie, l'histoire, les sciences religieuses, l'anthropologie, etc. Nous examinons la situation pour mieux comprendre la place et le rôle des humanités dans un contexte où les immenses défis de société suscitent un grand intérêt pour les recherches en sciences sociales ; mais nous restons convaincus que, plus que jamais, la réflexion et les recherches menées dans le cadre des humanités restent des outils d'analyse essentiels pour comprendre le monde à l'ère de l'anthropocène, qu'elles figurent parmi les meilleurs moyens d'imaginer et de créer des scénarios de vivre ensemble.

*Joanne Lalonde, doyenne de la Faculté des arts de l'UQAM*

C'est avec beaucoup de fierté que la Faculté des arts de l'UQAM s'associe aux états généraux sur la recherche en littérature et en culture québécoises. Notre soutien atteste hors de tout doute la pertinence et la vitalité des

études québécoises au sein de la Faculté, qu'il s'agisse de littérature, d'arts vivants, d'histoire de l'art, d'arts visuels et de design.

La littérature et les arts ont, en effet, joué un rôle de premier plan à l'UQAM depuis sa fondation. La Faculté des arts est l'une des plus importantes au Canada, tant par le nombre de programmes et l'importance de ses effectifs – professoraux et étudiants – que par la qualité et le rayonnement de ses productions scientifiques et artistiques. Notre faculté, de plus, est très engagée dans son milieu. Elle partage avec le CRILCQ les objectifs de contribuer au développement des connaissances sur la littérature, les arts et la culture, de former les étudiantes et les étudiants et la relève en recherche et en création dans une perspective interdisciplinaire et intersectorielle et de mettre en valeur les cultures du Québec.

Comme doyenne, et comme vice-doyenne par les années passées, j'ai suivi avec grand intérêt les travaux du CRILCQ, autant *via* ses activités de diffusion et de valorisation qu'à travers le développement d'infrastructures de recherche majeures, notamment le Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique (« Imaginaire | Nord »), le Laboratoire de recherche sur la culture de grande consommation et la culture médiatique au Québec (LaboPop) et le Laboratoire numérique d'études sur l'histoire de l'art au Québec (LANEHAQ). D'autres grands projets sont en train, auxquels nous sommes associés de près et que nous espérons voir se concrétiser prochainement.

Les questions et les enjeux qui seront discutés dans le cadre de ces états généraux sont de première importance : transformation et organisation de la recherche et de la recherche-crédation, positionnement des cultures québécoises sur les plans national et international, diffusion des études littéraires et culturelles, approches plurielles et interdisciplinarité, imaginaires médiatiques et numériques. Je suis persuadée que les échanges des prochains jours se révéleront fructueux, riches en perspectives pour nos domaines.

*Chantal Houdet, directrice générale de l'Association internationale des études québécoises*

Ces états généraux sur la recherche en littérature et en culture québécoises apparaissent d'autant plus essentiels qu'ils illustrent, dans les circonstances que l'on connaît – et d'une façon exemplaire – la vitalité, le dynamisme, l'originalité et l'énergie incroyables déployés pour contribuer au développement des études québécoises ici et à l'étranger. Pandémie ou non.

Notre association a été créée, il y aura bientôt 25 ans, à l'initiative d'un groupe d'universitaires du Québec et d'un peu partout dans le monde, et grâce au soutien du ministère des Relations internationales et de la Francophonie. Par cette initiative, les milieux universitaires d'ici et d'ailleurs créaient une plateforme d'échanges indispensable et le Québec, de son côté, se dotait d'un outil exceptionnel de diplomatie publique.

Le mandat que s'est donné l'Association internationale des études québécoises (AIEQ) est double :

- mieux faire connaître, comprendre et apprécier le Québec à travers le monde
- et permettre, à celles et à ceux qui se consacrent à l'étude du Québec, de constituer des réseaux leur permettant d'échanger et de collaborer plus facilement.

En effet, l'Association est avant tout un grand réseau international regroupant des universitaires qui se consacrent, en tout ou en partie, à l'étude du Québec, de sa société et de sa culture. Unique, elle réseaute plus de 220 membres cotisants, mais également des centaines de professeures-chercheuses et de professeurs-chercheurs, d'étudiantes et d'étudiants, de traductrices et de traducteurs, d'actrices et d'acteurs culturels, regroupés au sein de nombreuses associations nationales et internationales, de centres d'étude, de chaires de recherche et d'universités.

Ces universitaires du réseau des études québécoises se consacrent à l'étude de l'histoire du Québec ou de son territoire, de sa culture, notamment de sa littérature, de sa chanson et de son cinéma, ou encore de son évolution sur les plans démographique, linguistique, social, économique et politique.

Le Québec a bien changé au cours des vingt-cinq dernières années; il en est de même des études québécoises. La littérature et plus largement la culture québécoise abordent de nouveaux thèmes et, de façon générale, les études québécoises sont appelées à faire de plus en plus de place à l'interdisciplinarité, aux sciences humaines, aux savoirs québécois, aux études comparatives et transfrontalières et aux recherches portant sur l'époque contemporaine. Des enjeux deviennent plus pressants, tels que les changements démographiques, l'intégration des immigrants, les bouleversements climatiques, la nordicité, la place de la religion dans l'espace public, le statut de la langue française, l'identité.

L'AIEQ s'attache sans relâche à susciter, à soutenir, à diffuser des études, des essais, des thèses sur toutes les facettes de notre société. Pour remplir adéquatement cette mission, l'Association a mis en place au fil des ans différents moyens d'information et d'intervention qui lui permettent d'épauler celles et ceux qui souhaitent faire porter sur le Québec un cours, une recherche, une publication, ou qui envisagent de participer à un colloque ou d'en organiser un et ainsi de contribuer à favoriser la connaissance et la compréhension du Québec. Nous avons également développé un programme de bourses d'excellence et de mobilité afin de faciliter les recherches des chercheurs étrangers au sein des universités du Québec et un programme de tournées d'auteurs et de réalisateurs québécois afin de répondre à des invitations de nos membres. En 2021-2022, nous avons accordé (ou nous nous sommes engagés à offrir) quarante bourses pour un montant de quelque 45 000 \$ et un soutien aux activités des membres pour plus de 90 000 \$. Au sein de ces programmes de soutien, une place privilégiée est faite à la relève.

Des formations en didactique du français langue étrangère sont organisées avec la collaboration, notamment, de l'École des langues de l'Université Laval. Ces dernières années, nous avons multiplié les partenariats afin de créer, en plus des bourses de mobilité et de recherche, des formations en ligne.

La société québécoise est privilégiée qu'autant d'universitaires de partout lui consacrent une part notable de leurs activités. Nous ne mesurons pas toujours combien les membres hors Québec de notre réseau enrichissent le regard que nous portons sur nous-mêmes, sur notre société, sur nos œuvres. Dans le cadre de ces états généraux, nous aurons l'occasion d'entendre plusieurs de ces voix hors Québec, notamment lors

des interventions sur les études québécoises à l'étranger. Rendus possibles par la contribution de l'AIEQ, ces échanges devraient nous rappeler l'importance, pour le Québec, de mener sa propre diplomatie culturelle.

*Claude Hauser, président de l'Association internationale des études québécoises*

« États généraux », une expression chargée de sens, au pluriel : écouter, débattre, parlementer, repérer des voies pour l'avenir, définir les « orientations vitales de la recherche » autour de la littérature et de la culture québécoises... Des états généraux qui renvoient aussi à une réflexion de fond, menée en toute indépendance, avec la volonté commune de dessiner des évolutions, si ce n'est des révolutions, en croisant les avis de cette communauté scientifique à laquelle nous appartenons toutes et tous.

L'AIEQ participe ainsi à ces états généraux en amenant un regard qui se veut celui d'une observation participante extérieure. J'aimerais rappeler que pour l'AIEQ, dont Chantal Houdet a rappelé les objectifs principaux et les modalités d'action, il est fondamental d'être en connexion et en synergie étroite avec les milieux de la recherche au Québec pour aider à faire connaître leurs activités à travers son réseau mondial.

Il est en effet très précieux, dans une démarche de diplomatie culturelle telle que la nôtre, d'être informé des contenus culturels et scientifiques primordiaux de la recherche québécoise, et de les questionner au prisme des échos qu'ils suscitent ailleurs qu'au Québec, dans une démarche d'échange réciproque bien plus que de simple rayonnement. La doctrine Gérin-Lajoie des années 1960-1970 avait affirmé l'importance de prolonger à l'étranger les compétences internes de l'État québécois. À son échelle, l'AIEQ aimerait inscrire sa participation à ces états généraux dans un esprit comparable, appliqué au vaste champ de recherche d'une culture québécoise ouverte sur le monde.

*Jean-Marc Larrue, directeur général du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec*

Nous vivons une situation exceptionnelle – exceptionnelle dans une vie, exceptionnelle dans une société. Nous allons vivre une grande réouverture, qui a déjà commencé et qui va nous plonger dans un monde à la fois semblable, mais aussi définitivement changé. Et ces états généraux se

présentent non pas seulement comme une pause, une suspension hors du temps, comme c'est souvent le cas – un peu à la manière du chœur antique qui s'arrête, qui interrompt l'action pour mesurer le chemin parcouru et observer ce qu'il reste à accomplir –, mais comme autre chose : les circonstances font que nous ne sommes pas *hors*, mais *au cœur* de l'action, nous sommes dans le vif de l'action, nous sommes l'action. Ces états généraux font partie, participent, c'est clair, de la grande réouverture en cours, ils nous propulsent déjà dans ce « post » qui est imminent.

Franchement, nous ne pourrions pas, nous ne pourrions pas être plus prêts que nous le sommes maintenant, grâce à ces états généraux qui arrivent donc au meilleur moment possible, malgré les circonstances et, paradoxalement, grâce à elles. Ces états généraux, j'en suis persuadé, vont faire que le CRILCQ sera encore plus pertinent, encore plus indispensable, encore plus éclairant dans le monde qui s'ouvre devant nous. Il va nous aider à comprendre encore davantage, encore mieux, cette culture que nous aimons, dans toute sa diversité, dans toute sa complexité, dans toutes ses expressions et sur tout le territoire.

# Études québécoises : de quel Québec et de quelles études est-il question ?

Lucie Robert

*CRILCQ, Université du Québec à Montréal*

Au moment de préparer cette conférence d'ouverture, nous avons eu le choix, Martin Pâquet et moi, entre deux options. Nous aurions pu proposer une conférence préparée à deux têtes et à quatre mains, où nous nous serions mis d'accord sur le cadre général, sur les définitions, et sans doute aussi sur quelques propositions à soumettre aux divers comités et tables rondes qui vont, ces prochains jours, se réunir pour discuter de ce que sont, devraient être, pourraient être les études québécoises. Nous avons plutôt opté pour une conférence double, qui reflète donc un point de vue double.

D'une part, nous appartenons à deux générations distinctes. Comme chercheuse, je suis née à l'époque où les rares programmes de subventions étaient régis par le Conseil des Arts du Canada, j'ai été formée dans un univers épistémologique où les études québécoises étaient pour plusieurs une prise de position politique – j'ai après tout terminé un baccalauréat « en littérature canadienne d'expression française » dans un département qui sortait tout juste d'une appellation multidisciplinaire dite « études canadiennes » pour entrer dans l'ère de la nouvelle critique, unidisciplinaire –, mais où les questions méthodologiques apparaissaient souvent encore comme des miroirs aux alouettes aux professeurs travaillant en solitaire et se rêvant écrivains. Les choses ont évolué rapidement. Dix ans plus tard – les dix ans qui nous séparent –, le Conseil des Arts avait cédé la place au Conseil de recherches en sciences humaines, les programmes

universitaires étaient devenus disciplinaires et, pour ce qui concerne les études littéraires, l'adjectif « québécois » avait remplacé le « canadien de langue française ». Les premières grandes équipes de recherche étaient formées.

D'autre part, nous venons d'horizons disciplinaires distincts, bien que, nous l'espérons, ils ne soient pas étrangers, et encore moins hostiles l'un à l'autre. Encore que mon expérience ait fréquemment croisé des fractures et des frictions entre ces deux disciplines, car du point de vue des études littéraires et culturelles, au sens que ces expressions prennent au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec (CRILCQ), le Québec est toujours envisagé à travers la médiation de ses productions culturelles ou de ses œuvres, si l'on veut utiliser un langage plus consacré. De ce point de vue, ces productions ou œuvres ne peuvent pas être réduites à leur discours apparent ou au métadiscours que le public, la critique ou l'enseignement produisent sur elles. En même temps, mes travaux n'ont jamais été tout à fait conformes aux attentes de ma discipline et on m'en a souvent fait la remarque, me rappelant du même coup que le travail d'équipe n'y était pas toujours le bienvenu. Les études littéraires aiment les signatures uniques. Je crois comprendre que l'anthropologie historique, ou l'anthropologie du savoir historique que pratique Martin Pâquet n'est pas non plus tout à fait conforme aux habitudes d'une certaine historiographie puisqu'il évite le plus souvent de restreindre ses travaux et ses réflexions aux frontières cartonnées de la boîte d'archives. Aussi, notre intervention pourra-t-elle à l'occasion présenter des redites, voire des contradictions. Pourquoi pas ? Si nous sommes ici réunis pour réfléchir à ce que sont les « études québécoises », c'est probablement parce que cette désignation rencontre un certain nombre de difficultés, qu'elle soulève des problèmes et que les solutions ou les réponses ne vont pas de soi. Aussi bien multiplier les angles d'attaque et de réflexion.

Depuis le début de ma carrière universitaire, deux questions m'habitent : qu'est-ce que *la littérature* ? Et qu'est-ce que la littérature *au Québec* ? Ces deux questions, qui peuvent paraître bien générales à première vue, organisent ma réflexion en quatre grands axes bien précis. Il s'agit d'étudier : 1) la mise en place des pratiques d'écriture au Québec ; 2) la reconnaissance et la consécration de ces pratiques comme littéraires ; 3) la constitution de ces pratiques en littérature nationale ; 4) la constitution de cette littérature en objet d'études et de savoir. Il y a là une problé-

matique générale qui convoque l'histoire et la sociologie littéraires ainsi que l'analyse institutionnelle des textes. Depuis mes premiers travaux sur le *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy* (1980-1981) et sur *L'institution du littéraire au Québec* (1989), ces questions ont été à la source de mon enseignement aux trois cycles et ont, en outre, alimenté d'autres activités telles la direction de la revue *Voix et Images* (1988-1992) et l'implantation du CRILCQ à l'Université du Québec à Montréal. De même, ces questions ont sous-tendu mes recherches, dans le prolongement des travaux du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, où j'ai fait mes classes, puis de *La vie littéraire au Québec*, encore en cours, et enfin du réseau interdisciplinaire *Penser l'histoire de la vie culturelle* – dit communément *PHVC* – qui s'est formé autour l'étude de l'émergence de la modernité artistique. Tous ces travaux ont en commun une approche qui considère que la littérature et les arts sont des activités exercées par des personnes de chair et de sang, aux prises avec les conditions et les contraintes que leur ont léguées les générations passées et avec d'autres que leur imposent leurs contemporains. Dans tous ces travaux, j'ai constamment cherché à retrouver le désordre initial que représentent les énoncés d'intention, débats, expérimentations, désordre préalable à toute forme culturelle instituée, à mesurer l'espace des possibles offerts aux écrivains et aux artistes, à étudier les forces structurantes et les formes institutionnelles progressivement ou brutalement mises en place, toutes ces forces qui découpent la culture en disciplines distinctes (littérature, beaux-arts, architecture, musique, théâtre, etc.), toutes ces forces qui l'inscrivent aussi dans un espace défini par des frontières géopolitiques qui créent à leur tour un espace dit « national ».

On remarquera cependant que ma question initiale portait sur la littérature « au Québec » et non pas sur la littérature « québécoise ». L'adjectif reste pour moi un problème, car il renvoie à des questions identitaires alors que je m'intéresse au contexte, à l'environnement, aux résultats. J'ai postulé dès le début de ma carrière que l'adjectif « littéraire » était transitif, c'est-à-dire que la littérature résultait d'une opération de sélection, de valorisation et de canonisation du texte, qu'il était conféré aux œuvres depuis l'extérieur pour des motifs didactiques, nationalistes, religieux, voire élitaires, étrangers à l'écriture et à la lecture mêmes. J'en suis venue à penser que l'adjectif « québécois » était lui aussi transitif puisqu'il jouxte à la logique du canon esthétique une problématique identitaire qui renvoie

aux questions politiques, lesquelles se juxtaposent dès lors aux questions esthétiques. Le fait est que mes travaux ont surtout porté sur la littérature, un peu sur le théâtre, qui sont deux pratiques fortement marquées par la langue. Les historiens de l'art, les architectes et les musicologues ont sans doute une expérience un peu différente sur ce terrain, bien que j'aie cru comprendre à les fréquenter que ces enjeux ne leur sont pas tout à fait étrangers.

Car, s'il est vrai qu'il n'y a de culture que nationale, c'est que, par tradition, la culture témoigne de la Nation. Le discours des premiers historiens de la littérature était clair sur ce point : « L'histoire littéraire est un chapitre de l'histoire nationale », ont entonné successivement le libéral Edmond Lareau (1874) et le conservateur Camille Roy (1918). Or, s'agissant de littérature canadienne ou de littérature québécoise, l'idée de nation ne va pas de soi : redéfinissant les frontières de son marché, le Québec a défini la littérature comme « québécoise », de la même manière que les frontières du Canada spécifient le cadre général d'une francophonie « canadienne ». Il s'agit bien ici d'un cadre général, toutefois, puisque cette francophonie canadienne décline les littératures au pluriel plutôt qu'au singulier (il n'y a pas une « littérature canadienne de langue française », mais *des* littératures francophones au Canada). La littérature canadienne, au singulier, serait plutôt de langue anglaise..., bien que son caractère national soit lui aussi remis en question. Dans *L'âge de la littérature canadienne*, publié en 1969, Clément Moisan écrivait : « [L]'expression *littérature canadienne* ne peut jamais recouvrir toute la réalité. Il faut toujours ajouter une épithète et former un adjectif composé : canadienne-anglaise, canadienne-française [...] »<sup>1</sup>. Il le notait déjà bien avant l'émergence des recherches sur les littératures autochtones.

Dire de la culture québécoise qu'elle est francophone triche avec les frontières établies par l'État. En effet, dire de la littérature qu'elle est québécoise supposerait une intégration des œuvres de langue anglaise produite par ses citoyens sur son territoire, des œuvres en langues autochtones produites par les membres des Premières Nations, des œuvres en toute autre langue produites par les nouveaux arrivants. Dire de la culture qu'elle est québécoise rend aussi son histoire problématique : qu'en est-il en effet des œuvres produites avant les années 1960 à

---

1. Clément Moisan, *L'âge de la littérature canadienne. Essai*, Montréal, Éditions HMH, coll. « Constantes », 1969, p. 17.

1980, avant ces années qui ont spécifié un espace strictement québécois ? Comment raconter une histoire qui doit alors disposer, voire déposer des pans entiers de sa géographie originelle ? Ces autres adjectifs que sont « canadien », « canadien-français » ont également changé de signification dans l'histoire. « Canadien » en effet désignait à l'origine la population française du Canada, par opposition à l'adjectif britannique. Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'adjectif « canadien » englobe les anglophones et s'est alors précisé l'adjectif « canadien-français ». Parallèlement à cet adjectif double « canadien-français », réuni par un trait d'union, s'est aussi vécue l'expression « canadien de langue française », qui n'est pas exactement identique au précédent. Je saute quelques étapes. L'histoire institutionnelle de la culture témoigne de ces diverses configurations, parfois successives, parfois concurrentes. Ce sont chaque fois des ensembles un peu différents. Et on ne saurait nier qu'il existe des éléments de continuité entre ce que furent à diverses époques ces cultures canadienne, canadienne-française, canadienne de langue française et québécoise, mais l'on doit tout autant tenir compte des ruptures qu'elles désignent et qui les fondent tout autant.

Il y a un noyau historique commun à ces désignations qui est celui de leur histoire, c'est-à-dire avant tout l'histoire de l'occupation par des francophones de l'espace culturel de l'Amérique du Nord et de leur(s) migration(s) successive(s). À propos de la littérature franco-américaine, Maurice Poteet parlait il y a quelque trente ans de « Textes de l'exode<sup>2</sup> », rappelant par là que cette littérature était issue de l'émigration massive des francophones du Canada, du Bas-Canada surtout, du Québec encore par la suite, vers les usines du textile de la Nouvelle-Angleterre. « Littérature de la diaspora » est l'expression que l'on retrouve le plus souvent pour désigner la littérature des francophones de l'Ontario ou de l'Ouest canadien. Les deux expressions ont en commun de désigner un exil, comme une perte, voire comme un deuil, deuil des origines, deuil des terres et des communautés ancestrales, deuil du Québec. Mais peut-on utiliser ces expressions encore à propos de la littérature acadienne ? Les Acadiens n'ont jamais été québécois et l'Acadie actuelle ne résulte pas d'un exil, mais au contraire d'une réoccupation du territoire d'origine. Peut-on utiliser ces expressions encore pour désigner l'ensemble de la francophonie cana-

---

2. Maurice Poteet avec la collaboration de Régis Normandeau, *Textes de l'exode. Recueil de textes sur l'émigration des Québécois aux États-Unis, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Guérin, 1987.

dienne, dont une large partie, tels ces Belges de Winnipeg ou ces Français de Toronto, n'a jamais transité par le Québec? Y a-t-il encore exil, exode ou diaspora dans le cas des métis francophones qui occupent toujours les terres de leurs ancêtres? Et comment rendre compte de la diversité culturelle, des interactions entre communautés de langues et de traditions différentes à l'intérieur même des frontières du Québec?

Le syntagme « littérature et culture québécoises » résulte d'une sorte de *synthèse de l'hétérogène*, construite par les disciplines du savoir, dans la mesure où l'adjectif fait intervenir le politique et l'identitaire dans une catégorie esthétique. Et comme tel, cet adjectif est en crise. La question se pose donc de savoir si, en tant que pratique moderne, conçue par des sociétés élitaires, les « études québécoises » ont encore une fonction dans nos sociétés postmodernes qui remettent en question l'existence même du Sujet collectif. En ce sens, la fin du Sujet collectif résulte de la dissolution des grands systèmes d'interprétation qui entraînent une sous-information narrative et l'émergence d'une histoire sans sujet, et la perte de référence au temps humain. Ce qui remplace la *synthèse de l'hétérogène*, fondatrice du récit historique, comme le suggère Paul Ricœur<sup>3</sup>, est la représentation de l'hétérogène non synthétisé : le quotidien sans événement, c'est-à-dire la tranche de vie sans perspective et sans point de vue, mais aussi, sur le plan de la recherche, notamment de la recherche sur la culture, les travaux qui visent la déconstruction du sens à travers l'analyse des discours existants plutôt que dans la construction de discours nouveaux. L'hégémonie d'une sorte de *transcendance historique* paraît ainsi avoir été renversée par la *perte du sacré* où ne survivent désormais, comme le rappelait le sociologue Michel Freitag<sup>4</sup>, que le pluri-, le multi-, l'éphémère, le circonstanciel, l'incertain, le précaire voire l'errance, le partout et le n'importe où.

Telle qu'elle se présente à l'époque contemporaine, la déconstruction du Sujet est le plus souvent celle d'un sujet *déjà historicisé*. Qu'advient-il des Sujets qui ne sont pas encore advenus à l'histoire, dont la reconnaissance est toujours et encore problématique et qui, de ce fait, se trouvent exclus de la pensée? L'entreprise de Pierre Nora (*Les lieux de mémoire*) a déjà montré le lien entre les événements fondateurs et le récit comme

3. Paul Ricœur, *Temps et récit*, tome I, *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1983, p. 254.

4. Michel Freitag, « La dissolution postmoderne de la référence transcendante. Perspectives théoriques », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 33, 1999, p. 181-217.

identité narrative. On voit bien que, dans les recherches contemporaines, la *synthèse de l'hétérogène*, a fortiori de l'objet culturel national, fait problème et soulève de nouveaux enjeux épistémologiques. Dans les études contemporaines, la représentation de *l'hétérogène non synthétisé* engage la dissolution du lien qui unit l'adjectif au substantif, mais aussi la dissolution du substantif lui-même : la Littérature, la Culture, l'Art ne se définissent plus comme une unité dont un des caractères serait l'identité nationale ; les œuvres sont désormais prises une à une, et insérées dans des ensembles transversaux définis par des problématiques éclatées, à moins qu'elles ne s'insèrent désormais dans des ensembles qui reconfigurent autrement les problématiques identitaires. Il en résulte une perte de la référence au temps humain au profit de la mémoire, de cette mémoire que Spinoza définissait comme un « enchaînement d'images<sup>5</sup> » et Locke, comme un « dépôt d'idées<sup>6</sup> », et que l'historien Pierre Nora, plus récemment, définissait comme « l'économie générale et l'administration du passé dans le présent<sup>7</sup> », réemploi du passé, mais d'un passé non narrativisé, toujours au présent. S'ensuit-il pour autant que, pour survivre, les études québécoises doivent opérer selon les mêmes modes d'argumentation narrative qu'autrefois ? Rien n'est moins sûr. Reproduire les modes anciens de la transmission, c'est vouer la culture québécoise à une sorte de marginalité postmoderne, non pas à la périphérie d'un centre fort, dont on souhaiterait explorer les marges, mais comme à un centre qui s'est dissous et qui n'intéresse plus personne.

Michel Freitag rappelait souvent que l'avenir n'est pas *nécessaire* et qu'il est encore moins *prévisible* que nécessaire ; il aimait aussi rappeler que les crises sont l'occasion de repenser le monde dans lequel nous vivons et que, par conséquent, il n'est pas toujours urgent d'envisager les sorties de crise. Dans sa conclusion à son ouvrage fondateur, déjà cité, *L'âge de la littérature canadienne*, Clément Moisan écrivait pour sa part : « Mieux vaut préparer l'avenir que de l'annoncer<sup>8</sup>. » Les études québécoises doivent donc reconfigurer le syntagme : repenser autant la notion de culture que

---

5. Baruch de Spinoza, *L'Éthique*, traduction et introduction de Roger Caillois, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1954, p. 141.

6. John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, édité par Émilienne Naert, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1972, livre II, p. 106.

7. Pierre Nora, « Comment on écrit l'histoire de France ? », dans *Les lieux de mémoire. Les France*, Paris, Gallimard, 1997 [1992], p. 2226.

8. Clément Moisan, *op. cit.*, p. 169.

sa conception nationale au risque de voir s'effriter tant son objet que sa légitimité, lesquels sont d'ailleurs déjà bien entamés.

Peut-être faut-il songer à un changement dans l'ordre des entités de l'histoire. Dans l'histoire du programme de recherche mené par le réseau *Penser l'histoire de la vie culturelle au Québec*, il y eut un moment où nous avons envisagé de déplacer l'axe de recherche vers le *Montréal culturel*. Je ne suggère pas ici de modifier la programmation du CRILCQ en ce sens, qu'on me comprenne bien. À travers cette option, toutefois, se sont ouvertes tant de perspectives nouvelles que je crois utile de les rappeler. Le nouvel énoncé reposait sur un changement de paradigme, qui déplace l'objet depuis l'idée de « culture québécoise » vers celle du « Montréal culturel » de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. On aura déjà noté que Montréal a remplacé le Québec, le Canada français voire le Canada tout entier (d'un certain point de vue en tout cas). Car, si nous avons déjà longuement cherché à répondre aux questions : qui ? quoi ? et quand ?, force est de constater que les études culturelles sont peu préoccupées de savoir où les choses adviennent. Et le « où », ici, ne désigne pas seulement le point sur la carte géographique. Il désigne d'abord et avant tout le tissu social, la ville comme mise en réseau de ses habitants à travers les infrastructures municipales. Notre option visait à faire porter l'enquête sur les pratiques effectives des citoyens de manière à saisir comment ils construisent les milieux dans lesquels ils évoluent ; à faire de la ville le moteur de la culture plutôt qu'un réceptacle accidentel. Une telle démarche visait à la fois à saisir la façon dont la culture s'inscrit dans l'espace urbain, qui en déterminait en quelque sorte la socialité, à dessiner l'aire géographique des interactions possibles entre les divers arts et pratiques culturelles, à saisir l'importance des équipements culturels dans les politiques municipales.

L'adjectif « québécois » s'en est trouvé problématisé d'autant. Montréal, au début du xx<sup>e</sup> siècle, est partagé entre ses francophones installés à l'abri de leurs mille clochers et les anglophones à l'abri ou, à l'inverse, chez les Irlandais surtout, à l'ombre des beaux quartiers. *Au milieu, la montagne*, écrivait le romancier Roger Viau, mais au milieu surtout se trouve le boulevard Saint-Laurent et ses communautés culturelles, communauté chinoise du côté sud de la rue Sainte-Catherine, au bas de la côte, communauté yiddish du côté nord et plus loin encore, la communauté italienne. Pourtant, et bien qu'elle leur soit commune, la ville de Montréal est d'abord un territoire culturellement fragmenté bien que partageant

un réseau urbain et social largement commun. Les études littéraires et les études théâtrales et, dans une certaine mesure, la chanson et la musique vocale sont par définition liées à la langue. Nous connaissons assez bien les incidences de la coexistence des langues sur l'écriture littéraire en français; personne n'a encore vraiment étudié la contamination de la langue anglaise par le français ou l'italien et encore moins la nature des interactions culturelles que révèle cette littérature yiddish en langue anglaise signée par les A.J.M Smith, Irving Layton, Mordecai Richler et Leonard Cohen. Et encore à ce jour, nous ignorons largement la nature exacte des interactions culturelles entre ces communautés qui se croisent dans les salles et les coulisses de nombreux théâtres, dans les grandes expositions de beaux-arts, qui partagent les mêmes imprimeurs, les mêmes studios d'enregistrement. Enfin, rappelons que la ville reconfigure le réseau culturel de l'ensemble du Québec, distinguant métropole, capitale et régions, mais les liant entre elles néanmoins, et que la ville est également inscrite dans un réseau d'échanges internationaux qui, en étoile, se module entre Paris et New York, parfois Londres et Toronto.

Malgré cette réorientation du programme de recherche, l'ancrage dans la vie culturelle restait ferme: la « modernité » se définit ici en fonction de la reconnaissance par les contemporains eux-mêmes de cette qualité dans la « vie culturelle » où ils sont plongés. Car, s'agissant de « vie culturelle », l'objet n'est pas donné et l'on pourrait dire de lui ce que Georges Canguilhem disait de la science alors qu'il la définissait comme un objet « à qui l'inachèvement est essentiel<sup>9</sup> ». En effet, il n'existe aucun acteur ni aucune pratique qui porte en lui-même ou en elle-même la conscience du temps achevé que suggèrent la problématique énoncée ou la périodisation choisie, quelles qu'elles soient. Cette conscience est celle de l'historien. Étendons cette affirmation à l'ensemble des chercheurs et des chercheuses en études québécoises.

En effet, si l'on ouvre ou si l'on ferme une période sur ce que nous considérons comme la mutation d'un paradigme culturel, doit-on en conclure que les acteurs de la vie culturelle travaillent activement à appréhender puis à confirmer cette mutation? Certainement pas. Et pourtant, ils *la* font et ils *la* vivent. En revanche, les chercheurs et les chercheuses ont ou devraient avoir la conscience des mutations culturelles

---

9. Georges Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1983, p. 18.

qui, transformant leur champ d'études, transforment aussi et du même coup leurs conditions de travail. La question « d'où parlons-nous ? » est fondamentale puisqu'elle met en jeu aussi une situation (au sens que Jean-Paul Sartre donnait à ce terme), une situation qui ne peut pas être réduite à la conjoncture en ce sens qu'elle introduit le social en tant que contexte immédiat puis en tant que mode et lieu de socialisation. Paraphrasant Canguilhem encore, on pourrait dire que l'objet et le temps de la recherche en études québécoises sont secrétés par elle, et que tous deux nous montrent en quoi un passé qui peut être dépassé va rester le passé d'une activité à laquelle il faut conserver le nom de « québécoise » et que ce passé se projetant sur le présent se trouve du même coup à le déterminer<sup>10</sup>. Rien n'oblige toutefois à ce que cette détermination devienne source de sclérose. Si l'adjectif « québécois » est transitif, c'est que le Québec peut changer. Dès lors, la conscience que nous en avons devrait changer aussi.

---

10. *Ibid.*, p. 14. La phrase originale est : « L'histoire des sciences, ce n'est pas le progrès des sciences renversé, c'est-à-dire la mise en perspective d'étapes dépassées dont la vérité d'aujourd'hui serait le point de fuite. Elle est un effort pour rechercher et faire comprendre dans quelle mesure des notions ou des attitudes ou des méthodes dépassées ont été, à leur époque, un dépassement et par conséquent en quoi le passé dépassé reste le passé d'une activité à laquelle il faut conserver le nom de scientifique. »

# Études québécoises : de quelles études et de quel Québec est-il question(s) ?

Martin Pâquet

*Département des sciences historiques, CEFAN et CIEQ  
Université Laval*

L'important, ce n'est pas tellement d'écrire  
sur le Québec que *d'écrire à partir du Québec*.

Fernand Dumont

1. De quelles études et de quel Québec est-il question(s) ? La question de la question n'est pas rhétorique. Toute question repose sur nos propres démarches réflexives lorsqu'il s'agit d'appréhender par les sens la réalité qui nous entoure. Poser une question, c'est, en se fondant sur notre expérience préalable, mobiliser nos sens et notre entendement pour mieux saisir cette réalité fugace, polyvalente et multiforme, en la *captant*. Cette captation s'en trouve facilitée par les catégorisations qui sont les nôtres : nous répartissons en catégories les aspects de la réalité selon des attributs qui nous semblent aller de soi – ils nous apparaissent *naturels* – et communs à tous. La captation permet ensuite l'ordonnancement de la réalité afin de la rendre compréhensible : les questions suscitent l'enfantement de réponses, souvent partielles, parfois partiales. Ce processus de questionnement pour établir la compréhension du monde, cette mobilisation des sens et de l'entendement pour capter la réalité, nous le définissons comme une *étude*. En effet, les études ne sont pas comprises comme de simples activités d'accumulation de données, de compilation de faits

et de gestes, d'inventaire d'éléments issus de la réalité. Au contraire, l'activité de l'étude implique un travail de soi sur la matérialité du réel et sur l'ordre du discours, en mobilisant son expérience pour transmuter ce réel en matière intelligible pour l'entendement, en assurant sa compréhension. Ce travail de l'étude est celui de la question.

2. Dans leurs rapports de questionnement avec la réalité et le discours, ainsi que dans les attentes des chercheurs, les études produisent des connaissances aux fins de la compréhension : les connaissances sur le Québec permettent ainsi de mieux comprendre la réalité québécoise. La production de ces connaissances découle de l'action issue des démarches rationnelles et des méthodes de questionnement. Comme produits de l'étude, ces connaissances se répartissent entre deux régimes centrés autour de pôles, suivant les finalités de l'acte de raison.
3. Le premier pôle concerne la fidélité avec la réalité : je parlerai alors d'une connaissance *vraie*, orientée vers le pôle éthique de la *vérité*. Sur un plan définitionnel, la vérité relève d'une relation de correspondance et de conformité entre un fait – qu'il relève de la réalité empirique ou du monde des idées – et l'énoncé qui en est tiré. Tzvetan Todorov considérait ainsi la vérité comme adéquation avec la réalité<sup>1</sup>, alors que Bernard Williams la fait reposer sur deux vertus cardinales : l'exactitude – « on fait de son mieux pour acquérir des certitudes » – et la sincérité – « ce qu'on communique correspond à ce dont on est certain<sup>2</sup> ». S'appuyant sur la sincérité de ceux et de celles qui les mènent, les études produisant des connaissances vraies privilégient ainsi l'exactitude, la précision, la certitude, l'évidence, l'universalité, la permanence. Elles sont rétives devant la valorisation de l'opinion, refusent l'erreur, combattent l'illusion. Dans le cadre de ma discipline, celle de l'histoire, une connaissance vraie est exacte, précise, certaine, évidente, universelle et permanente : elle repose sur des preuves issues de l'enquête méthodique, preuves qui recueillent l'assentiment des chercheurs usant de pensée critique. D'où la rareté de cette forme de

---

1. Tzvetan Todorov, *Les morales de l'histoire*, Paris, Hachette, 1991.

2. Bernard Williams, *Vérité et véracité. Essai de généalogie*, Paris, Gallimard, 2006 [2002], p. 25.

connaissance, puisqu'il est particulièrement ardu de l'établir, en toutes ses dimensions, hors de tout doute raisonnable.

Comme études, les études québécoises poursuivent cette intention d'un savoir *vrai*, à visée universelle et à volonté de permanence. L'intention d'un savoir vrai impose au chercheur l'établissement d'une distance nécessaire à l'endroit de l'objet de son questionnement. Sans cette distance assurée par les diverses procédures d'objectivation, les connaissances sont incomplètes et la compréhension limitée.

4. Sur un autre régime que celui de la fidélité, le deuxième pôle éthique renvoie à la filiation avec la réalité, plus précisément à celle que le chercheur noue avec celle-ci. Je qualifierai ainsi la connaissance comme *pertinente*, s'axant sur le pôle de la *pertinence*. Les études produisant une connaissance l'investissent d'un sens, d'une signification au regard du chercheur d'abord, de l'ensemble de ses concitoyens ensuite : cet investissement par le sens, c'est celui de la pertinence. Dans *L'anthropologie en l'absence de l'homme*, Fernand Dumont exprime mieux que moi ses contours :

[L]a vérité dont il s'agit est, en définitive, vérité pour moi, pour nous. Nulle autre expérience peut-être que l'enseignement ne le montre mieux. Dans sa tâche d'initier à des connaissances, l'éducateur se heurte sans cesse à cet obstacle premier, à cette question insidieuse de l'élève : ce savoir que vous prétendez m'inculquer est sans doute objectivement vrai, mais me concerne-t-il, a-t-il un *sens* pour moi, vaut-il que je lui voue ma passion et ma vie ? Aussi le pédagogue doit-il à la fois enseigner la connaissance du vrai et réveiller le sentiment de la pertinence du savoir<sup>3</sup>.

Les études produisant des connaissances pertinentes sont alors *situées* dans un espace-temps et une communauté. Cette situation implique l'établissement d'un lien engendré par les connaissances entre les individus qui les partagent ; elle engage ensemble le chercheur et ses concitoyens. Les connaissances pertinentes reposent sur leur authenticité, leur justesse, leur capacité d'habiliter les individus, d'accroître à la fois leur émancipation individuelle et leur sentiment de responsabilité à l'endroit de Soi et des Autres. Dans la pratique de ma discipline, les connaissances pertinentes fécondent mon expérience comme cher-

---

3. Fernand Dumont, *L'anthropologie en l'absence de l'homme* [1981], dans *Œuvres complètes*, t. 2, *Philosophie et sciences de la culture II*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2008, p. 16.

cheur; elles répondent aussi à des attentes et à des demandes sociales – comme celle d’une mémoire commune, fondée sur un sentiment d’appartenance à une communauté traversant le temps; elles contribuent à mon engagement civique; elles instituent mon humanité.

Suivant cette quête de la pertinence, les études québécoises impliquent un ancrage dans une situation donnée, celle de ce lieu et de ce temps, que cet ancrage relève de la valorisation d’une identité filiale ou, plus globalement, de l’établissement d’un savoir comme habilitation. Ce savoir pertinent, il engage le chercheur, il l’inscrit dans une relation de réciprocité avec l’objet de son questionnement d’abord, avec ses concitoyens ensuite.

5. Le chercheur en études québécoises navigue à vue entre les deux régimes éthiques de la vérité et de la pertinence. S’il s’oriente résolument vers le seul pôle de la vérité, sa compréhension diminuera avec la distance se creusant, et les connaissances produites estomperont la part d’humanité qui caractérise ces êtres vivants en terre d’Amérique. Si, au contraire, il s’engage obstinément vers celui de l’unique pertinence, le chercheur « n’habillerait, à la limite, sous un vêtement rationnel », que ses « passions » – pour reprendre encore ici Fernand Dumont<sup>4</sup>. Norbert Elias nous en avertit: le rapport entre distanciation et engagement est dialectique<sup>5</sup>. Dans l’activité de l’étude, la quête de la vérité et le souci de la pertinence sont certes séparés, mais se fécondent mutuellement.
6. Le chercheur en études québécoises se situe entre les deux régimes éthiques de la vérité et de la pertinence. D’autres éléments caractérisent aussi sa situation, éléments qui relèvent de sa perspective assurée par la pratique d’une discipline. Les perspectives disciplinaires découpent chacune le réel pour le capter et le rendre intelligible à l’entendement. Dans leurs heuristiques et leurs approches critiques, en jouant des échelles d’observation et des temporalités, elles vont ainsi explorer l’imaginaire littéraire pour le cartographier; elles vont sonder le passé pour le reconstituer; elles vont cerner les multiples dynamiques du social, de la culture, du politique, de l’économie pour

---

4. *Ibid.*, p. 17.

5. Norbert Elias, *Engagement et distanciation: contributions à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard, 1993 [1983].

les analyser. Ces perspectives disciplinaires se fondent sur des démarches qui les distinguent dans la composition de leurs corpus et la mise en relation de leurs données : il sera ainsi question de démarches déductive, inductive ou abductive<sup>6</sup>. Celles de la déduction proposent des raisonnements orientés du général vers le particulier, où, à partir de prémisses vraies, il est tiré des conclusions certaines : c'est le cas des disciplines modélisantes en sciences sociales. Fondées sur l'accumulation des preuves à l'instar des pratiques disciplinaires en ethnologie, les démarches de l'induction reposent sur des raisonnements orientés du particulier vers le général. Enfin, les démarches de l'abduction établissent des inférences orientées du particulier vers le particulier, et mènent à la découverte d'une hypothèse plausible. Ce sont souvent des syllogismes mous qui réunissent dans une logique argumentative les preuves empiriques tirées de l'observation et de l'expérimentation : à l'instar de l'histoire, les disciplines herméneutiques usent de ce type de démarche.

7. Qu'elle relève des démarches de la déduction, de l'induction ou de l'abduction, toute discipline pose au préalable un découpage de la réalité, la composition d'un corpus sur lequel l'action réflexive opère. Proposons ici une typologie de ce Québec soumis à la question : la première dyade privilégiant la césure des régimes éthiques de vérité et de pertinence ; la seconde se scindant autour de la captation de la réalité.
8. D'abord, les études québécoises peuvent procéder à une explication des phénomènes sociaux, politiques, économiques, culturels, etc. : le Québec se composant alors telle une mécanique dont il importerait de décortiquer les rouages selon les démarches de la déduction, de l'induction ou de l'abduction. Il peut devenir un *objet* de connaissance sous le jour du régime éthique de la vérité : en découpant le réel, le chercheur établit une distance avec celui-ci pour mieux appréhender le Québec en tout ou en partie. Dès lors, le chercheur vise l'instauration de jugements de fait relatifs à l'objet-Québec – jugements souvent partiels vu sa situation donnée.

---

6. Charles Sanders Peirce, « Deduction, Induction, and Hypothesis », dans *Writings of Charles S. Peirce, 1872-1878*, vol. 3, Bloomington, Indiana University Press, 1986, p. 323-338.

Dans une opération similaire de découpage et de mise en relation, mais en se plaçant sous le régime éthique de la pertinence, le chercheur peut aussi instituer le Québec, en tout ou en partie, comme un *sujet* de son étude. Cette conception du Québec comme sujet traduit l'engagement du chercheur : il investit son sujet de significations dont il assume la pertinence. Cette approche incite à la prudence. En effet, au-delà du jugement de fait, le chercheur peut ainsi introduire celui de valeur : il valorise ce sujet tout en le concevant aux fins de l'appartenance communautaire ou nationale, en faisant la promotion d'une cause.

9. La seconde dyade de la typologie renvoie à la captation de la réalité relative au Québec. Le chercheur peut postuler que la réalité n'est compréhensible que sous la forme du discours. Énoncé performatif, le Québec apparaîtrait au regard du chercheur grâce à sa mise en discours. Devant ce *palimpseste* à décoder, le chercheur se livrerait à une lecture herméneutique de signes qu'il conviendrait d'interpréter. Bien qu'elle soit porteuse d'heureuses découvertes, cette approche n'est pas sans risques, car l'interprétation implique la subjectivité de l'interprétant : elle peut engendrer une surinterprétation par l'injection de significations autres que celles qui sont déjà présentes dans le palimpseste.

Le Québec-palimpseste n'est qu'une variante du paradigme indiciaire<sup>7</sup>, selon lequel la reconstitution de la réalité et la saisie du discours transitent par la médiation des traces à interpréter. Une autre variante ressortit à l'établissement de la preuve, qui repose sur le fait empirique. Selon cette variante, les études québécoises peuvent aussi inférer de cette myriade d'indices et de traces des tendances, des initiations et des achèvements, des continuités et des ruptures, des motivations et des volitions : le Québec se dessinant enfin comme le *terrain d'enquête* dont il est possible de connaître les acteurs, leurs logiques et leurs stratégies. À la façon de perspectives disciplinaires telles que celles de l'ethnologie et de l'histoire, le terrain sera circonscrit par des paramètres de l'ordre du temps – les paramètres de la synchronie ou de la diachronie, les échelles de mesure de la durée – et

---

7. Cerné par Carlo Ginzburg, « Spie. Radici di un paradigma indiziario », dans Aldo Giorgio Gargani (dir.), *Crisi della ragione. Nuovi modelli nel rapporto tra sapere e attività umane*, Turin, Einaudi, 1979, p. 59-106.

de l'espace – avec les jeux de focale qui transitent du local à l'universel. Cette conception spatiale de l'enquête, de la question pour capter le réel et décoder le discours, favorise enfin la comparaison avec d'autres terrains, afin de cerner les idiosyncrasies québécoises et les traits communs en partage.

10. À la manière de Diogène et de la lampe dont il se servait pour « chercher un homme », l'activité des études nous permet de cerner l'humain dans toute sa plénitude, en Soi et en relation avec l'Autre, afin de mieux le comprendre. Les études québécoises ont ce potentiel : elles le débusquent sous une poussière d'informations, inséré dans une situation donnée, saisi dans la matérialité du réel et dans l'ordre du discours. Elles exigent du travail du chercheur un mouvement dialectique entre distance et engagement, entre vérité et pertinence. En mobilisant l'intellect et l'énergie du chercheur, ses sens, son entendement et les ressources de son expérience, elles interrogent le lieu-dit Québec comme objet et comme sujet, comme palimpseste et comme terrain. Elles se veulent fidèles à l'injonction du sociologue Fernand Dumont : « L'important, ce n'est pas tellement d'écrire sur le Québec que *d'écrire à partir du Québec*<sup>8</sup>. »

---

8. Cité par Gérard Bergeron, « "En souvenir de notre jeunesse..." », dans Simon Langlois et Yves Martin (dir.), *L'horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, 1995, p. 532.



Les Regroupements  
stratégiques et l'évolution  
de la recherche



## Table ronde

Lise Bizzoni, Hélène Hotton et Annie Tanguay

*Organisatrices*

Cette séance vise à faire le point sur l'état actuel des études québécoises et sur l'avenir. Dresser un état des lieux des études québécoises au sein de Regroupements stratégiques, c'  st aussi prendre acte du fait qu'il n'est pas nécessaire de s'inscrire spécifiquement dans le champ des «   tudes québécoises » pour contribuer à leur développement et à leur rayonnement.

Notre objectif est d'entendre le point de vue de divers Regroupements stratégiques reconnus et financés par le FRQSC sur la place du fait québécois dans l'élaboration et la mise en œuvre de leurs missions. Ont-ils, par exemple, développé une expertise ou une méthodologie qui serait spécifiquement québécoise (comme la recherche-création)? Tiennent-ils compte de la « variable Québec » dans leurs recherches? L'« objet Québec » est-il au cœur de leurs mandats et questions de recherche? Si oui, dans quelle mesure et de quelle manière?

**Animation :** Lise Bizzoni et Annie Tanguay (CRILCQ).

**Participants et participantes :** Doris Farget et   ric Chalifoux (Groupe de recherche interdisciplinaire sur les affirmations autochtones contemporaines – GRIAAC/Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones – CIERA)

Sofian Audry et Christopher Salter (Hexagram, Réseau de recherche-création en arts, cultures et technologies)

Marc Saint-Hilaire (Centre interuniversitaire d'études québécoises – CIEQ)

Philippe-Aubert Gauthier (Centre for Interdisciplinary Research in Music Media and Technology – CIRMMT)

Bertrand Gervais, Sylvain Brehm et Denise Brassard (Figura, Centre de recherche sur le texte et l’imaginaire).

### **Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec (CRILCQ)**

*Lise Bizzoni et Annie Tanguay (coordonnatrices, UQAM et Université de Montréal)*

L’idée d’une grande réflexion sur les études québécoises refait surface chaque fois que nous travaillons sur les demandes de renouvellement de subventions et sur les visites de mi-parcours. Ce Centre est né, en 2003, de la fusion du Centre d’études québécoises (CETUQ) de l’Université de Montréal et du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l’Université Laval. Le CRILCQ s’inscrivait dans le prolongement de ces deux centres de recherche en études littéraires, visait à poursuivre les grands projets de constitution des corpus, de valorisation et de patrimonialisation de la littérature québécoise. Les champs d’études se sont, depuis, largement étendus, touchant à de nombreuses pratiques artistiques : la littérature, certes, mais également le théâtre, la danse, l’art circassien, les arts visuels, la musique, l’histoire, l’histoire de l’art, les études télévisuelles, les études cinématographiques, les études circum-polaires et le design. Ce sont les points de vue variés et complémentaires et les pratiques de l’interdisciplinarité qui caractérisent le CRILCQ. Il rassemble 68 chercheurs et chercheuses de l’UQAM, de l’Université de Montréal, de l’Université de Sherbrooke, de l’Université Laval, de l’Université du Québec à Trois-Rivières, de l’Université du Québec à Chicoutimi, de l’Université McGill, de l’Université Concordia, du Collège royal militaire Saint-Jean, sans oublier le Collège Lionel-Groulx, le Cégep de l’Outaouais et le Cégep de Sherbrooke. Tous ces chercheurs et chercheuses travaillent à la poursuite d’objectifs communs.

Nos recherches reflètent en effet la vie littéraire et culturelle québécoise dans toute sa diversité, du geste créateur à l’enseignement et à la critique en passant par les formes elles-mêmes, des plus anciennes aux plus récentes. Afin de réaliser ce programme scientifique, le Centre s’est doté de trois axes de recherche structurants – sur lesquels nous continuons

de réfléchir. Au sein du premier axe, les travaux portent sur l'histoire des pratiques et des discours littéraires et artistiques. Dans le deuxième axe, les études s'attachent aux interactions entre les diverses pratiques culturelles et, dans le troisième, à la poétique et à l'esthétique des pratiques elles-mêmes. Nous visons, cela dit, à décloisonner ces grandes orientations scientifiques, ce qui permet aux chercheuses et aux chercheurs de participer à différents degrés à plus d'un axe, d'intervenir sur des problématiques autres et de profiter du savoir constitué au sein du regroupement.

Nous nous préoccupons évidemment de la formation des étudiantes et des étudiants et de la relève en recherche (en moyenne 300 étudiantes et étudiants de 2<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> cycles et une dizaine de stagiaires postdoctorales et postdoctoraux par année), de même que du rayonnement des connaissances sur la littérature et la culture québécoises. Le Centre a accueilli au fil du temps de nombreux étudiantes et étudiants de cycles supérieurs, mais aussi des enseignantes et des enseignants du postsecondaire de l'étranger qui ont effectué un séjour de recherche avec l'objectif de bonifier leurs cours qui portent sur le Québec.

Les travaux menés au Centre contribuent ainsi à théoriser toutes les dimensions des processus culturels, depuis les enjeux internes (narratifs, thématiques, etc.) et ceux qui concernent les genres et les discours (formes brèves, autobiographie, satire, critique, poème en prose, chanson, etc.) jusqu'aux ensembles plus vastes que constituent les disciplines, voire jusqu'au système que forme la culture québécoise saisie dans son ensemble. Ces recherches prennent en considération les enjeux de hiérarchies (rapports de force, d'opposition, etc.) autant que les processus à l'œuvre à toutes les étapes (production, médiation, réception), afin d'en assurer la pleine compréhension dans une perspective systémique. Saisir la littérature et la culture québécoises depuis ses processus d'élaboration jusqu'à ses modes de réception : tel est le vaste champ que visent à définir et à explorer les travaux des membres du CRILCQ.

Au cours des années d'existence du Centre, les études québécoises ont été dynamisées par une série de repositionnements et de redéfinitions simultanés ou successifs, tant sur le plan scientifique que sur le plan identitaire. Les recherches qui y sont menées s'appliquent à saisir la culture québécoise dans ses relations avec les autres systèmes qui la définissent et qu'elle contribue à définir, et donc en la considérant comme indissociable de sa situation de carrefour linguistique. Nos recherches restent sensibles

aux voix migrantes et autochtones, aux enjeux reliés au passage, à la circulation, aux traductions. Le Centre continue ainsi d'évoluer au rythme de la société québécoise.

La tenue des états généraux sur les études québécoises va en ce sens : y sont abordés, notamment, l'avenir des études québécoises à l'étranger, les paramètres géographiques, culturels et historiques qui constituent le Québec en objet d'étude, les modalités de l'interdisciplinarité, les avenues ouvertes par les études féministes et de genre, les enjeux des imaginaires et des dispositifs médiatiques et numériques, les frontières et les modes de la recherche-crédation.

**Groupe de recherche interdisciplinaire sur les affirmations autochtones contemporaines/Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones – Pôle Montréal (GRIAAC/CIERA-Mtl)**

*Doris Farget (directrice par intérim, UQAM) et Éric Chalifoux (coordonnateur général, UQAM)*<sup>1</sup>

**Doris Farget :** Bonjour à toutes et à tous. Nous sommes heureux d'être avec vous aujourd'hui. De manière à introduire notre présentation, j'aimerais indiquer que l'objectif que nous poursuivons ce matin est d'abord de présenter le centre de recherche, le GRIAAC/CIERA-Mtl. Nous donnerons ensuite un aperçu – un aperçu simplement, parce que nous ne pouvons pas en 15 minutes entrer dans les détails – de la recherche collaborative menée au GRIAAC/CIERA-Mtl, de ses modalités éthiques et de ses pratiques. Puis nous illustrerons notre propos à travers trois projets menés par des chercheurs du CIERA à Montréal. En conclusion, nous reviendrons sur la question de l'expertise que le centre apporte pour la recherche en contexte québécois.

Le déroulement sera donc celui-ci : présentation du centre, de sa mission et de ses objectifs, brève présentation des membres et des axes de recherche. Nous esquisserons également un bref survol de la recherche collaborative avec les populations autochtones. Nous illustrerons notre propos par trois projets en cours.

---

1. Doris Farget et Éric Chalifoux tiennent à remercier leurs collègues Laurie Guimond et Christian Gates St-Pierre pour leur relecture et leurs corrections.

**Éric Chalifoux:** Merci. Pour ce qui est du bref historique, disons que le CIERA est l'héritier d'une longue tradition de recherche et d'enseignement amorcée à l'Université Laval au début des années 1960, notamment avec la fondation du Centre d'études nordiques (CEN) par Louis-Edmond Hamelin en 1961 et aussi du Groupe d'études inuit et circumpolaires (GETIC) en 1987. C'est en 2004 que le CIERA prend le relais, et il devient un Regroupement stratégique en 2017. Sa mission est d'effectuer des études et des recherches sur les questions autochtones au Canada et ailleurs dans le monde, en privilégiant des approches participatives et collaboratives avec les nations et les communautés autochtones. Le CIERA comporte maintenant trois pôles de recherche, à l'Université Laval, à Montréal (UQAM et Université de Montréal) et à l'Université du Québec en Outaouais. Depuis juin 2018, le GRIAAC, incluant le CIERA-Mtl, est reconnu par l'UQAM comme centre institutionnel. Le GRIAAC développe différents projets (ateliers, conférences, expertises, rapports) étroitement liés aux activités du CIERA-Mtl. Le GRIAAC est ainsi la concrétisation institutionnelle, administrative et scientifique du CIERA à l'UQAM et à l'Université de Montréal.

Les principaux objectifs scientifiques du GRIAAC sont de mettre en valeur, de diffuser et de renouveler les recherches relatives aux peuples autochtones, de favoriser la co-construction des connaissances avec les autochtones et les pratiques de recherche comparatives et, enfin, de décrire, d'analyser et d'expliquer les enjeux contemporains communs aux peuples autochtones. Pour ce qui est des membres et de la recherche, le CIERA-Mtl regroupe une centaine de membres, dont vingt membres réguliers, une cinquantaine de membres étudiants à la maîtrise et au doctorat et sept chercheurs invités et chercheurs postdoctorants qui viennent de l'extérieur et font des stages postdoctoraux à l'UQAM ou à l'Université de Montréal. Sur la totalité des projets en cours menés par les membres réguliers du CIERA-Mtl, 65 % se situent au Québec et 35 % hors Québec. Parmi ces projets, il y en a deux qui se déroulent à la fois au Québec et à l'extérieur, soit au Nunavik, au Nunavut, au Brésil et au Panama.

Les projets de recherche au sein du CIERA-Mtl se regroupent autour de cinq axes: « Culture et histoire », « Communauté, conditions de vie et développement des ressources », « Statut juridique et politique », « Langue et transmission des savoirs » et « Santé, guérison et mieux-être ». Le CIERA est un centre multidisciplinaire et interuniversitaire dont les membres

réalisent des études au Canada et dans le reste du monde. Il regroupe des chercheurs en sciences sociales, en droit, en sciences de la santé, en foresterie, en géographie, en histoire et en d'autres domaines. Le centre mène des projets caractérisés par la collaboration entre chercheurs et les partenariats avec les communautés autochtones.

**Doris Farget :** Je vais poursuivre avec un bref survol de la recherche collaborative avec les peuples autochtones. J'aimerais simplement commencer en disant que la recherche collaborative n'est pas adoptée par l'ensemble des membres. Plusieurs adoptent la recherche collaborative, mais une multitude d'autres approches sont privilégiées au sein du centre. Pour ce qui est de la recherche collaborative, je voudrais revenir sur le fait que, jusque dans les années 1990, les populations autochtones étaient des objets ou des sujets de recherche. De nombreuses réflexions ont eu cours dans certaines disciplines, en particulier en anthropologie, pour abandonner cette approche de la recherche sur les peuples autochtones et basculer davantage vers une recherche *par* et *avec* les peuples autochtones. C'est notamment ce à quoi nous incite l'Énoncé de politique des trois Conseils de recherches du Canada en matière d'éthique de la recherche. Il y a tout un chapitre dédié à la recherche avec les êtres humains et en particulier avec les groupes et les populations autochtones, le chapitre 9. C'est à quoi incite également la Déclaration de l'American Anthropological Association de 1999, une déclaration sur l'anthropologie et les droits de la personne qui affirme le respect de la diversité humaine, des différences et définit les bases de l'engagement des anthropologues envers le respect des droits de la personne individuels et collectifs. C'est une déclaration qui invite à un changement de paradigme dans la recherche avec les peuples autochtones et auquel prennent part les chercheurs anthropologues, qui invite aussi au respect des savoirs autochtones. En 1999 est également paru l'ouvrage de Linda Tuhiwai Smith, *Decolonizing Methodologies. Research and Indigenous Peoples*, qui émet une lourde critique à l'égard du monde de la recherche et de l'université quant à la recherche qui y est déployée en contexte autochtone.

Autant l'Énoncé de politique des trois Conseils de recherches que la Déclaration de l'American Anthropological Association et certaines publications comme *Decolonizing Methodologies* auront des échos dans la

recherche élaborée au Québec. À partir de la fin des années 2000, on verra des travaux, dont certains sont menés par des membres du centre – je pense notamment à ceux de Suzy Basile, de Karine Gentelet et d’Hugo Asselin, à ceux de Laurent Jérôme et de Marie-Pierre Bousquet –, qui prennent part à cette réflexion au Québec sur la manière d’effectuer la recherche avec les peuples autochtones et sur ce que signifie la recherche collaborative.

Je tiens à préciser également qu’à partir des années 2010, il y a certaines lignes directrices ou certains protocoles de recherche qui ont été adoptés par des organisations autochtones. Je pense ici à Femmes autochtones du Québec qui, en 2012, adopte les *Lignes directrices de la recherche avec les femmes autochtones* qui guident les chercheurs sur la façon d’effectuer la recherche avec les femmes autochtones et d’amorcer un processus de recherche basé sur la réciprocité. En 2014, l’Assemblée des Premières Nations Québec-Labrador (APNQL) adopte le *Protocole de recherche des Premières Nations au Québec et au Labrador* qui balise le processus de recherche avec les peuples autochtones au Québec. Pour finir, j’insiste aussi sur la nécessité, lorsqu’on fait de la recherche collaborative, d’adopter des ententes de recherche ou des lettres d’entente avec les communautés avec lesquelles on travaille. Aujourd’hui, la recherche par et avec les peuples autochtones au CIERA et par les chercheurs du CIERA se déploie d’abord par la discussion avec nos partenaires de recherche sur les besoins en recherche. À l’issue de cette discussion naît une entente de recherche pour chaque projet qui balise à la fois les responsabilités de chacun (le rôle des chercheurs, le rôle du partenaire autochtone, etc.) et la question de la propriété intellectuelle : à qui les données appartiennent-elles et comment le processus de diffusion des résultats s’effectuera-t-il ? Cette étape de discussions autour de l’entente de recherche, qui se déroule en amont de la recherche, est fondamentale parce qu’elle permet ensuite à la recherche de se déployer selon les balises aménagées et de formaliser le processus de co-construction de la recherche. L’adoption de ces ententes ne fait pas que les chercheurs qui travaillent en contexte autochtone n’ont pas de démarche éthique à mettre en œuvre. Ces ententes sont ensuite à la base des demandes de certifications éthiques déposées aux comités d’éthique de la recherche de nos universités, que ce soit pour les membres étudiants et professeurs du CIERA-Mtl à l’UQAM ou à l’Université de Montréal. Les ententes de recherche balisent la demande de certifications éthiques auprès de ces comités.

Qu'est-ce que la recherche collaborative avec les peuples autochtones? C'est aujourd'hui de la recherche par et avec, où les collaborateurs autochtones sont des partenaires, co-définissent avec les chercheurs les problématiques de recherche, la façon de récolter les données, de les analyser, la façon de diffuser les recherches, que ce soit au sein de la communauté ou à l'extérieur. Cela va jusqu'à l'idée de copublier avec nos partenaires. La recherche collaborative est basée sur la co-construction des projets de recherche, sur la réciprocité des échanges (qui sont réguliers) avec nos partenaires et sur plusieurs processus de validation et de revalidation. Il s'agit également de processus de recherche basés sur une confiance qu'il est essentiel d'établir progressivement. Cette confiance prend du temps à bâtir, mais elle mène à des projets de recherche durables. En pratique, je rappelle que c'est dès la discussion sur les ententes de recherche que la confiance se bâtit et que la co-construction de la recherche s'établit, basée sur les principes de respect, d'équité et de réciprocité qui sont les trois valeurs fondamentales au cœur de l'Énoncé de politique des trois Conseils et notamment du CRSH.

Pour préparer cette présentation, Éric Chalifoux et moi avons consulté quelques collègues et je voudrais revenir sur l'une des idées soulevées, qui est importante et transversale dans plusieurs projets de recherche, idée apportée par ma collègue Laurie Guimond, professeure en géographie à l'UQAM. Elle insiste sur le fait que les projets de recherche collaborative nécessitent plusieurs étapes: de penser et d'élaborer les projets conjointement, de produire, par exemple, des résultats préliminaires qui sont présentés, de discuter avec les parties prenantes autochtones et de recréer, de réinventer des espaces de discussion avec nos partenaires pour permettre la collaboration des partenaires autochtones, par conséquent de revoir nos processus de recherche. Dans le cadre du projet porté par Laurie Guimond, que je vais présenter dans un instant, cela se fait par l'entremise de cercles de partage, auxquels se joignent des partenaires sur le terrain, des chercheurs, des artistes et des participants autochtones qui permettent la discussion sur l'ensemble du projet. Ces cercles sont mis en place pour créer cet espace d'échanges.

Voici trois projets de recherche de nos membres, à savoir un projet porté par Carole Delamour, stagiaire postdoctorale au CIERA, un autre porté par Christian Gates St-Pierre, professeur d'archéologie à l'Université

de Montréal, et le projet de Laurie Guimond, professeure en géographie à l'UQAM.

Le projet de Carole Delamour s'intitule « Les dimensions familiales et territoriales des patrimoines autochtones, projet d'inventaire participatif des patrimoines ilnu de Mashteuiatsh ». C'est un projet pensé avec le personnel du Musée amérindien de Mashteuiatsh et l'école secondaire Kassinu Mamu de la communauté ilnu de Mashteuiatsh, au Lac-Saint-Jean. Ce projet vise à documenter les patrimoines familiaux de la communauté – par exemple des objets, des patrons décoratifs, des photos, des histoires, des savoirs familiaux, des terminologies – par l'entremise d'inventaires numériques participatifs. L'objectif principal de ce projet est de montrer la complexité des affiliations familiales et territoriales des patrimoines autochtones afin de mieux les prendre en considération au sein des pratiques de conservation, de restitution et de gouvernance muséale. Ses deux apports principaux sont de documenter des patrimoines familiaux de la communauté par l'entremise d'inventaires numériques participatifs et documentés, et de mettre en place une méthodologie d'inventaire, d'archivage pour les membres de la communauté. Je cède la parole à Éric Chalifoux, qui présentera le second projet.

**Éric Chalifoux :** Le second projet est codirigé par Christian Gates St-Pierre, archéologue à l'Université de Montréal, et a pour titre « Tiohtià:ke – Pour une histoire autochtone de Montréal ». L'objectif de ce projet est de documenter et de faire connaître l'histoire autochtone de Montréal, une histoire multimillénaire, à travers les regards croisés de l'archéologie, de l'ethnohistoire et de la tradition orale autochtone en adoptant une approche qui se veut inclusive et collaborative. C'est en effet un projet lancé par la communauté mohawk de Kahnawake, auquel Christian Gates St-Pierre et sa collègue de l'Université de Montréal Katherine Cook se sont joints, tout comme Pointe-à-Callière, Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, représentée par les archéologues Louise Pothier et Hendrik van Gijsegem. Le projet vise aussi à informer le public et les décideurs dans un contexte où les débats concernant la reconnaissance de Montréal comme territoire ancestral autochtone refont périodiquement surface dans les médias, jusqu'à tout récemment : est-ce que Montréal est un territoire mohawk ou pas, un territoire cédé ou non cédé? Enfin, un troisième objectif est la décolonisation de la science – plus précisément de l'archéologie – et la réconciliation avec les peuples autochtones. Ses

principaux apports sont de faire connaître la tradition orale autochtone aux autres partenaires du projet et au grand public, et également de permettre à la communauté mohawk de faire entendre sa voix sur des enjeux qui lui sont primordiaux, notamment la reconnaissance territoriale et la réappropriation du passé et de son patrimoine culturel.

**Doris Farget :** Le dernier projet s'appelle « Voicing Rivers ». C'est un projet collaboratif porté par Sandra Wooltorton, Laurie Guimond, Peter Reason, Anne Poelina et Pierre Horwitz qui réunit une trentaine de chercheuses et de chercheurs à travers le monde, des activistes, des artistes, des cinéastes, des poètes autochtones et allochtones, et qui touche également 20 rivières de différents pays, de ce qui est aujourd'hui l'Australie, le Canada, l'Angleterre, l'Indonésie, le Mexique, les États-Unis et la Nouvelle-Zélande. L'équipe a coédité un numéro spécial dans la revue *River Research and Applications* (« Voicing Rivers », vol. 30, n° 3, 2022). Ce projet de recherche est possible grâce à la participation de chercheuses et de chercheurs de différents profils, mais également grâce à la reconceptualisation de la manière d'effectuer la recherche à propos des rivières. La collaboration permet de solliciter une diversité de personnes et de réseaux pour orchestrer, coécrire et coproduire des contenus qui sortent des formats plutôt rigides des publications scientifiques typiques et faire valoir une pluralité de savoirs. Le succès du projet repose sur le dialogue, le respect et la créativité. Il se base notamment sur des cercles d'écriture créés par des rencontres internationales entre autochtones et allochtones où chaque personne est invitée à commenter une contribution. L'objectif du projet est d'écouter les rivières par des méthodologies alternatives permettant de déconstruire le binarisme nature-culture en passant par la géographie des émotions et le respect de la terre. L'objectif est aussi, par la justice sociale et environnementale, en célébrant les rivières et en adoptant des ontologies et des méthodologies autochtones, de contribuer au mieux-être et à la santé des rivières, du climat, des espèces humaines et non humaines. Les trois principaux apports du projet sont : le partenariat interculturel dans les actions et les revendications vers un développement équitable, la création des cercles d'écriture – un espace de rencontres internationales entre autochtones et allochtones basé sur le dialogue, le respect, la créativité et la réciprocité – et la définition de solutions de rechange avec les partenaires autochtones pour la protection et le mieux-être des rivières.